

GAZETTE
DU
BON TON

ART - MODES
&
FRIVOLITÉS

Lucien VOGEL · Directeur



A PARIS
AUX ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
24, Rue du Mont-Thabor, 24

NEW-YORK
CONDÉ NAST PUBL.

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY

GENÈVE
NAVILLE et C^{ie}



Les Couturiers et Modistes cités
ci-dessous apportent à cette Gazette,
avec leur collaboration, l'aide de leurs
conseils.

B E E R ⊗ ⊗
C H E R U I T
D O E U I L L E T
L A N V I N
P A Q U I N
P A U L P O I R E T
R E D F E R N
C A M I L L E R O G E R
⊗ W O R T H



GAZETTE DU BON TON

ARTS - MODES - FRIVOLITÉS

Rédacteur en Chef, MARCEL ASTRUC.



SOMMAIRE DU NUMÉRO QUATRE

Mil neuf cent vingt et un. Quatrième Année

DIALOGUE ENTRE ELLE ET MOI SUR LES GRANDS MAGASINS.	
Dessins de LABOUREUR.	Roger ALLARD.
LES FLEURS	Georges-Armand MASSON.
Dessins de BENITO.	
FANTAISIE SUR DES GILETS DE FANTAISIE	PATRICE.
Dessins de Pierre BRISSAUD.	
INVENTAIRE	Louis LÉON-MARTIN.
Dessins d'André MARTY.	
LINGERIE ET RUBAN	HAMILTON.
Dessins de M-M. BARATIN.	
LA PAILLE	Marcel ASTRUC.
Dessins de Pierre MOURGUE.	
UNE HARMONIE	Gabriel MOUREY.
Dessins de CAMUS.	
QUAND LOUISE MOURUT	par Jeanne DUBOUCHET.
COQUILLAGES	Gilbert CHARLES.
Dessins de Ch. MARTIN.	

PLANCHES HORS-TEXTE

AU BAL NOIR ET BLANC. — Bois	par SIMÉON.
AU LOUP ! — Robes en tissus de Rodier	par André MARTY.
BONJOUR ! — Chapeau de Camille Roger	par WOODRUFF.
ADIEU ! — Manteau du soir, de Worth	par George BARBIER.
LA DAME AU LÉVRIER. — Tailleur, de Beer	par BENITO.
LA COIFFURE RÉPARÉE. — Robe de diners, de Dauillet.	par Pierre BRISSAUD.
ALLONS VOIR LES SINGES. — Tailleur et robes de fillettes, de Jeanne Lanvin.	par Pierre BRISSAUD.
LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE. — Robe, de Paul Poirer.	par André MARTY.

Explication des Planches Hors-Texte

CONTENUES DANS CE NUMÉRO



PLANCHE 25. — *Ce manteau du soir est de satin blanc, tout garni de cbantilly. — Nous avons placé la scène à la sortie de ce bal noir et blanc, premier des quatre bals des quatre vendredis de Mai, organisés par la Marquise de Polignac au profit de quatre œuvres charitables de Reims, au théâtre des Champs-Élysées.*

PLANCHE 26. — *Voici, pour l'été, deux robes légères faites dans des tissus de Rodier. Ce sont des voiles de coton rebaussés de fils blancs et brodés de fleurs. La robe de gauche est en tissu "Fleurs des Blés" et celle de droite en "Guirlande Fleurie".*

PLANCHE 27. — *Un chapeau, de Camille Roger, en crin noir, avec petite voilette en dentelle de point d'Angleterre. — Le ruban est en satin ciré.*

PLANCHE 28. — *Manteau du soir, de Worth, en velours noir, traverse alternativement de larges bandes pailletées acier, et de bandes plus étroites pailletées noir. Le col froncé est également en velours, noué par deux rubans tenus par une cocarde de satin ciré et de fleurettes.*

PLANCHE 29. — *De Beer, un tailleur en tissu fil à fil ardoise et blanc, garni de petites tresses cirées bleu marine.*

PLANCHE 30. — *Cette robe de dîners, de Douillet, est en mousseline imprimée, avec un tablier de mousseline rose plissée garnie de petites roses.*

PLANCHE 31. — *Le tailleur, de Jeanne Lanvin, est en covercoat gris foncé garni de cuir verni noir. Le gilet est de piqué blanc; la toque en paille noire.*

PLANCHE 32. — *De Paul Poiret, une robe en taffetas et en tulle, ornée, ainsi que le chapeau de paille, de fleurs en étoffe et de rubans.*

Paul Cart



THE BEST
FRENCH FROCKS & HATS
IN LONDON
16, Orchard Street, LONDON. W.
DIRECTOR : Lady EGERTON

Roussin



FRAGRANCE, FOLLIES, FASHIONS
The Shop for the
most original presents
96, New Bond Street, LONDON. W.
DIRECTOR : Mrs C. F. LEVEL

ÉDITIONS LUCIEN VOGEL

Original Modern and Effective



ÉDITIONS "DE LUXE" - CIRCULARS
INVITATION CARDS - POSTERS
COMMERCIAL & INDUSTRIAL - CATALOGUES

PARIS, 24, Rue du Mont-Thabor, PARIS

Our representative will be pleased to call on anyone who is interested



LA MATINÉE ENSOLEILLÉE

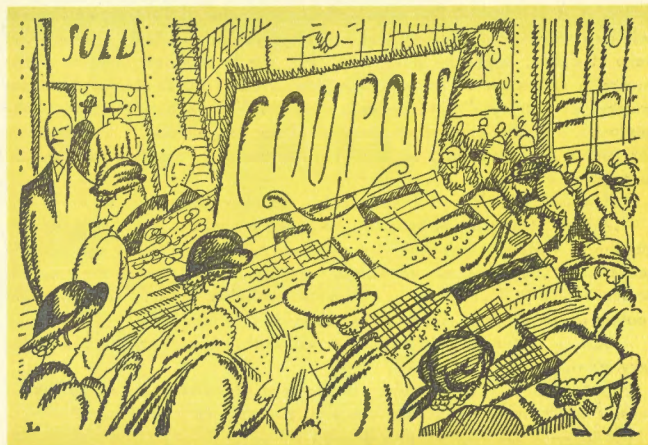
Ameublements de Style

Chez MERCIER Frères

Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg-Saint-Antoine :: PARIS

xvi



DIALOGUE

entre

ELLE

et

MOI

sur

LES GRANDS MAGASINS

Moi — Ainsi, vous vous plaisez dans les Grands Magasins?

Elle — Moi ! quelle horreur ! l'idée d'y pénétrer me rend malade.

Moi — Alors, n'y allez point.

Elle — Est-ce possible ? D'abord il n'y a que là que l'on ait tout sous la main, c'est tellement pratique...

Moi — Il faut croire qu'il n'existe plus de ces belles boutiques bien

97

Copyright Avril 1921, by Lucien Vogel. Paris.

astiquées et vernies, où l'on vous souhaite le bonjour à l'entrée, où l'on est prié courtoisement de s'asseoir, où une employée ni trop laide ni trop jolie, polie et calme, improvise pour vous seul, sur le comptoir large et solide comme la raison sociale de la maison (fondée en 18...), un étalage de choses fraîches et vierges d'attouchements suspects ; où la cliente peut choisir posément, et sans crainte de recevoir dans la poitrine le coude d'une chercheuse d'"occasions", ou bien, dans les narines, l'avertissement qu'une forte dame est auprès, qui transpire.

Elle. — Mais c'est du *shopping* cela, mon cher ami...

Moi. — Peut-être, puisque la promenade à pied est le *footing*, à présent que l'on a honte d'être inoccupé au point de n'oser plus flâner que sous le couvert de l'hygiène et de l'argot sportif. Donc, pour mes achats personnels, je préfère le *shopping*. Dans les grands magasins, sitôt l'entrée, j'oublie quelle chose je suis venu chercher là.

Elle. — Justement, c'est cela qui est excitant, ce brusque réveil des caprices oubliés.

Moi. — Si je vous entends, vous avez le grand magasin en horreur à cause d'une sensation délicieuse que vous éprouvez en y pénétrant ?

Elle. — Vous vous moquez de moi.

Moi. — Au contraire. Je vous envie et je vous admire. J'admire avec quel visage d'aventure vous franchissez le seuil tournant et comme, à travers la broussaille noire des dames, vous marchez sûrement vers le centre lumineux de la fièvre obsidionale qui règne ici, fièvre qui est faite de convoitises enfermées ensemble, et qui s'aiguisent par le frottement, et brûlent de se satisfaire avant la catastrophe, c'est-à-dire avant la fermeture — car on arrive toujours en retard au magasin, comme chacun sait.

L'image de la ruche, et de l'abeille que vous êtes, ô butineuse de nouveautés, a vieilli ! On ne dit plus un rayon on dit une *proposition*. Le mot est charmant. Vous allez donc de proposition en proposition. Toutes vous flattent, chacune vous émeut. L'œil brillant, le sourire fondu dans une crispation inquiète, vous regardez, vous maniez, vous caressez des coupons doux comme des projets, vous prolongez jusqu'à la souffrance un plaisir énervant et trouble. Mais tout plaisir a une fin, et le flirt même ne trompe pas infiniment le désir de la possession. Je vous vois faiblir ; vous cédez enfin. Et c'est le premier objet venu qui profite d'une minute de vertige. Comme en amour !

Elle. — Oh !

Moi. — Bref, les grands magasins sont les lieux saints de notre époque. Dans une église vous pensez à un enterrement, à un mariage ; ce n'est pas gai.



Les thés ? Des gens qui se regardent manger des tartines, c'est un peu ridicule ; les courses... il y a les chevaux qui empêchent de voir ; les cafés,

c'est un peu vieux jeu depuis le bar américain. Le grand magasin, c'est le cercle ouvert à tous, le vrai théâtre populaire où chacun est acteur et spectateur, où la musique même, comme celle des sphères, n'est qu'une harmonieuse gravitation de désirs. Il enferme plus de passions qu'un tripot géant, qu'un palace de deux mille chambres. On les voit éclore, ces passions secrètes, au hasard des visages levés, lorsque l'ascenseur transparent vous élève au-dessus des remous qui assaillent les flots défendus par des vendeuses casquées d'or.

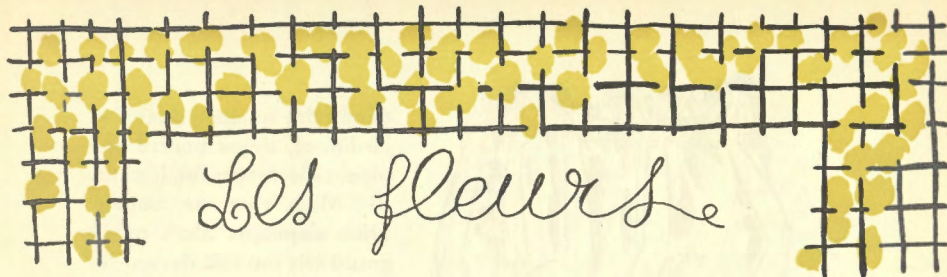
Je sais bien que la verrière de *Primavera* fait un peu "brasserie d'art", que les escaliers des *Galleries Pershing* ont des courbes de manèges forains, que les *Tuileries* sont cossues comme une pension de famille du Second Empire, que *La Bonne Affaire* exhale un relent de sous-préfecture et de sacristie, qu'enfin la *Cabanéenne* a l'air d'une araignée monstrueuse évadée d'un plat de nouilles, et qui étirerait en tous sens des fils de parmesan... Je sais que les artistes décorateurs et les architectes décorés sont bien coupables, mais j'aime le grand magasin pour son incomparable atmosphère.

Vous disiez, comme un député parlant de son projet de loi, "qu'il répond à tous les besoins". Parlez-en mieux, dites qu'il en crée de nouveaux, qu'il est lui-même une volupté inédite. Pour moi, je lui sais gré de donner aux visages des femmes cette fébrilité fardée, plus touchante que le hâle des sports et plus piquante que les fraîches couleurs de l'oisiveté.

Elle. — Ah! voilà donc pourquoi vous y allez, vous, dans les grands magasins.

Moi. — Oui, mais c'est avant tout dans l'espoir de vous y rencontrer.

Roger ALLARD.

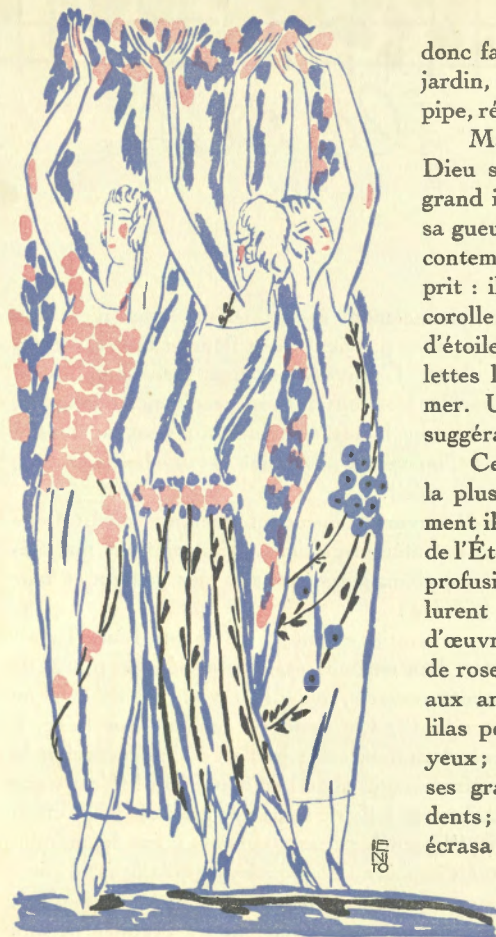


Le commencement était la fleur. Tout n'est que fleur, tout provient de la fleur et tout revient à la fleur. L'univers est une rose compliquée. Les planètes sont des tournesols mélancoliques, et la voie lactée s'effeuille au vent de l'infini comme les pétales d'un verger. La lune est une belle-de-nuit, et le soleil... est un soleil.

Je livre ces découvertes cosmogoniques aux méditations des astronomes et des métaphysiciens. S'ils rejettent ma théorie, je prendrai ces vieux messieurs sur mes genoux et leur raconterai cette histoire :

Le bon Dieu, un matin, s'ennuya d'être tout seul. Il avait lu tous les livres... Les cinémas étaient fermés (ou plutôt ils n'étaient pas encore ouverts, me di tes-vous; mais cela ne revient-il pas au même?) Or donc, ne sachant que faire, il s'ennuyait transcendantalement et bâillait à s'en décrocher la mâchoire. Mauvais présage, quand un dieu bâille! C'est signe qu'il va faire une bêtise. Elle ne se fit pas attendre. En effet, tout en bâillant, l'Éternel pensa : Je vais créer le monde.

Or, il n'y avait jamais eu de mondes jusqu'alors, de sorte que le bon Dieu manquait, comme on dit dans les ministères, de précédents, et ne savait trop comment s'y prendre. Il alla



donc faire un tour dans son jardin, et, ayant bourré une pipe, réfléchit profondément.

Mais rien ne venait. Dieu s'aperçut alors qu'un grand iris ouvrait devant lui sa gueule bleue. Comme il le contemplait, l'inspiration le prit : il créa le ciel, avec sa corolle d'azur et son pollen d'étoiles. Un parterre de violettes lui donna l'idée de la mer. Un lys impudique lui suggéra la femme.

Cette dernière tâche fut la plus malaisée. Heureusement il y avait dans le jardin de l'Éternel une merveilleuse profusion de fleurs, qui voulurent bien aider au chef-d'œuvre. Dieu prit un peu de rose à la rose, et du blanc aux anémones ; du lilas aux lilas pour faire le cerne des yeux ; au Sceau de Salomon ses grappes pâles, pour les dents ; pour les lèvres, il écrasa la rouge fleur de l'hibiscus ; pour les joues il choisit l'azalée, et la rose thé

pour la nuque. A force de soins et d'ingéniosité, il façonna ce quelque chose d'étrange et d'amusant que l'on rencontre au bois, dans les dancings, et parfois ailleurs. Avec les laissés pour compte, il créa l'homme, mais ce n'est pas ce qu'il fit de mieux.

Tel est le vrai récit de la Genèse. Il ne figure pas dans la version vulgaire, mais je l'ai trouvé dans un manuscrit rarissime, tracé de la main même de Moïse, que j'eus la bonne fortune de dénicher l'autre jour à l'Hôtel Drouot.

Lorsqu'il eut terminé sa besogne, le bon Dieu tint à remercier ses collaboratrices et leur promit pour récompense d'exaucer leur premier désir. Les fleurs alors, s'étant réunies en conseil, émirent le vœu qu'à tout jamais, dans l'esprit des hommes, leur image demeurât liée à celle de la mer, de l'azur et des femmes.



Poètes, peintres et sculpteurs reçurent mission de réaliser le souhait de la gracieuse assemblée. Comment ils s'en acquittèrent au cours des âges, c'est ce que je n'ai pas à vous apprendre. Les anthologies (*anthos* veut dire fleur) vous le signifieront mieux que je ne le saurais faire. J'ajouterai seulement que les modistes et les couturiers eurent à cœur de s'associer à la reconnaissance divine. Et c'est chez eux surtout que tout est fleur, ou allusion à la fleur. Sur sa peau de bête, Ève suspendit des grappes de cytise. Ses arrière-petites-filles brodent aujourd'hui ces guirlandes, les brochent ou les impriment; ou encore, car il paraît qu'ainsi le veut la mode prochaine, les portent spirituellement accrochées à l'épaule ou à la ceinture, comme la glycine à la grille d'un parc.

Ainsi, tout le long, le long du temps, l'imagination des gens de mode ne cessa d'illustrer les femmes avec des fleurs. Et je veux voir, en ce phénomène, la preuve que ma légende est véridique : car remarquez-le, jamais encore on n'a eu l'idée de décorer une fleur avec des femmes.

Georges Armand MASSON.



FANTASIE SUR DES GILETS DE FANTASIE

C'est un souvenir très lointain, un souvenir d'avant la guerre, quand les femmes de trente ans n'avaient pas alors autant de goût que vous, mesdames, qui précisément depuis un lustre ou deux avez toujours vingt-neuf ans...

Certain après-midi de Mai, mon adorable amie — nous ne saurions ici écrire amie sans le qualificatif adorable — mon adorable amie, ayant enlevé chez moi son tailleur, m'apparut avec un gilet d'homme, à la lettre, sans manches et sans corsage. Je suis évidemment ou fort innocent, ou fort maniaque, mais je ne saurais vous dire à quel point ces bras tout nus sous ce tailleur me choquèrent. Je m'en accuse avec d'autant plus d'humilité que (je puis le dire — c'est le passé) les bras de mon adorable amie étaient ravissants. Mais je vous dois la vérité... J'eus soudain la révélation de la manière dont les femmes peuvent être habillées sans l'être, ce qui tout

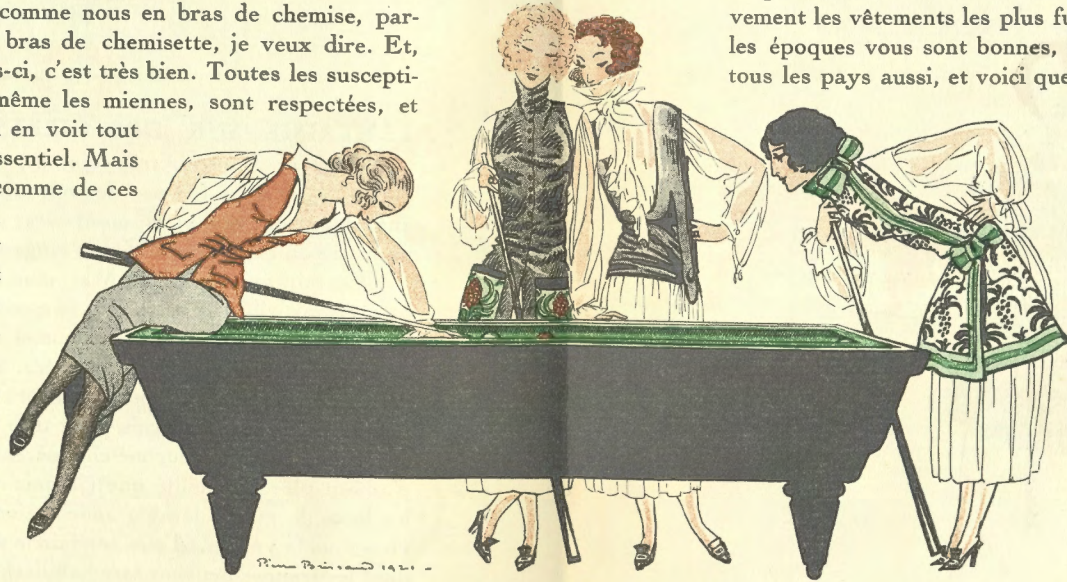


de même est un manquement à l'élégance. Et j'allais, sinon faire une observation, pour le moins exprimer ma surprise, lorsque mon amie me tendit ces bras délicieux en un lent et défaillant appel... Alors... vous direz que je n'ai pas de suite dans les idées, alors je pensai à toute autre chose...

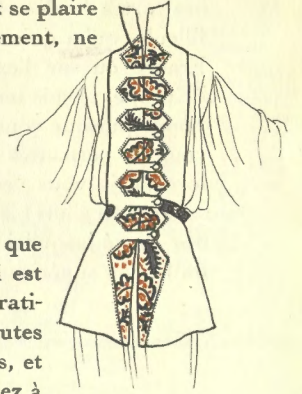
Ce souvenir m'est revenu devant les aimables figurines de Pierre Brissaud lesquelles me montrent que, si vous allez de nouveau porter des gilets, mesdames, du moins vous vous mettez comme nous en bras de chemise, pardon! en bras de chemisette, je veux dire. Et, cette fois-ci, c'est très bien. Toutes les susceptibilités, même les miennes, sont respectées, et

quant à vos bras, on en voit tout autant, détail certes essentiel. Mais il en est de vos bras comme de ces plaisanteries un peu vives qu'il faut savoir voiler, et qui gagnent à n'être plus que des allusions... transparentes.

Maintenant, je vous dois un aveu. On m'aurait dit : « Les femmes se mettront en gilet cet été », que j'aurais poussé les hauts cris. Un colla-



borateur au bon ton de ce temps ne peut se plaire au débraillé. Mais, personne, heureusement, ne m'a dit chose pareille, personne même pas, surtout pas mon rédacteur en chef qui a du tact et qui sait admirablement faire. Si bien qu'en définitive, en voyant les dessins de Pierre Brissaud, j'ai tout d'abord pris vos gilets pour des corsets. Je vous le dis sans fard. C'est que j'avais compté sans votre ingéniosité qui est surprenante et sait accommoder décorativement les vêtements les plus futiles. Toutes les époques vous sont bonnes, mesdames, et tous les pays aussi, et voici que vous pliez à



vous fantaisie l'histoire et la géographie. Ce gilet-ci n'est-il pas Louis XV et cet autre tchéco-slovaque? Ah! l'admirable façon d'utiliser ses connaissances, et comme il est heureux, mesdames, que vous ayez appris tant de choses.

Et voici que soudain le sujet s'élève. Ma parole, il se hausse à la philosophie et j'en suis bien aise, car il est agréable de ponctuer philosophiquement une fantaisie. J'aperçois, qui j'aperçois l'utilité

des fortes études et de l'enseignement secondaire. Quand ma filleule, qui a quinze ans, pâlit sur la chronologie des rois de France ou sur l'extraordinaire Macédoine qu'est devenue l'Europe, je suis tenté de la plaindre. J'ai tort. La science est bonne puisque vous en faites enfin un intelligent usage et que vous lui permettez de collaborer à votre beauté. Pour moi, lorsque je vous verrai cet été vous efforcer à des « rétros » savants en gilets historico-fantaisistes, j'apercevrai enfin, dans une clarté jusqu'ici ignorée, la haute vertu du baccalauréat ou du brevet supérieur.

PATRICE.



108



inventaire

Il n'est pas seulement d'un esprit soigneux de faire l'inventaire de ses plaisirs; ce souci classe encore les délicats, de qui nous sommes tous, vous et moi. L'occupation est à la fois profitable et de qualité, puisqu'aussi bien la révision de nos sensations les remet à leur place exacte et que, pour celles dont la valeur est certaine, nous éprouvons à les revivre un plaisir renouvelé. Souvenez-vous de certains mots d'amour prononcés voici tant d'années... Mais là je sors du domaine où je veux me tenir, qui est dramatique, et j'entre bien indiscrètement dans le vôtre...

Donc je ferme les yeux et tâche à me souvenir. Voici qu'une église d'Espagne se dresse et que, dans la forêt des piliers parallèles, m'apparaissent les dames de *l'Homme à la Rose*, spectacle de choix en vérité et dans lequel le poète, ce jour-là discret, s'effaça devant le costumier, à moins que, plus vraisemblablement, ce dernier ne l'emportât naturellement sur lui. Au demeurant, qu'importe? L'essentiel n'est-il point que, par la grâce de Poiret, je revoie encore aujourd'hui, M^{me} Delza si fine et ses compagnes si belles? En ce temps, le costumier est poète et nuit au poète point autant poète qu'on le croit...

Mais quels sont ces fantômes? — comme on lit dans les feuilletons de la troisième République — et pourquoi veulent-ils jouer de nouveau *la Nuit*

109



les fiancées de Moscou à la chaîne souris

des Rois? Non, non je m'y refuse. Je sais bien que la presse entière s'extasia, mais j'attache peu d'importance aux extases de la presse qui retarde assez communément dans ses manifestations. J'aimais tant le Vieux-Colombier quand il n'était point comble tous les soirs! Apostrophe: M. Copeau, le snobisme et le succès vous gâtent et aussi M. Lhote et ses théories périmées. J'admire votre intelligence dans l'instant que je déplore vos réalisations exagérément schématiques. Que nous voici loin aujourd'hui des tableaux évocateurs d'Une femme tuée par la douceur, où l'ombre et la lumière, se jouant dans les draperies, créaient exactement l'atmosphère; que nous voici loin même de cet adorable Carrosse du Saint-Sacrement, lequel ne date pourtant que de l'an passé!...

Le film se déroule et de nouveaux souvenirs émergent. J'assiste non sans ironie au triomphe de Parade, dont je hais à présent le décor démodé et si laid auprès du puissant et fin Tricorne de ce même Picasso... Puis, de nouveau, des grisailles sur lesquelles brusquement s'inscrivent ce masque de Séverin jailli soudain d'un Olympia banal, ou ce métis aux Folies-Bergères soufflant avec un art cocasse dans une flûte fausse et comme

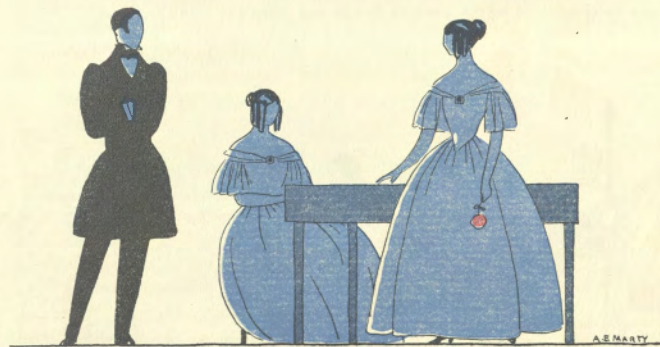


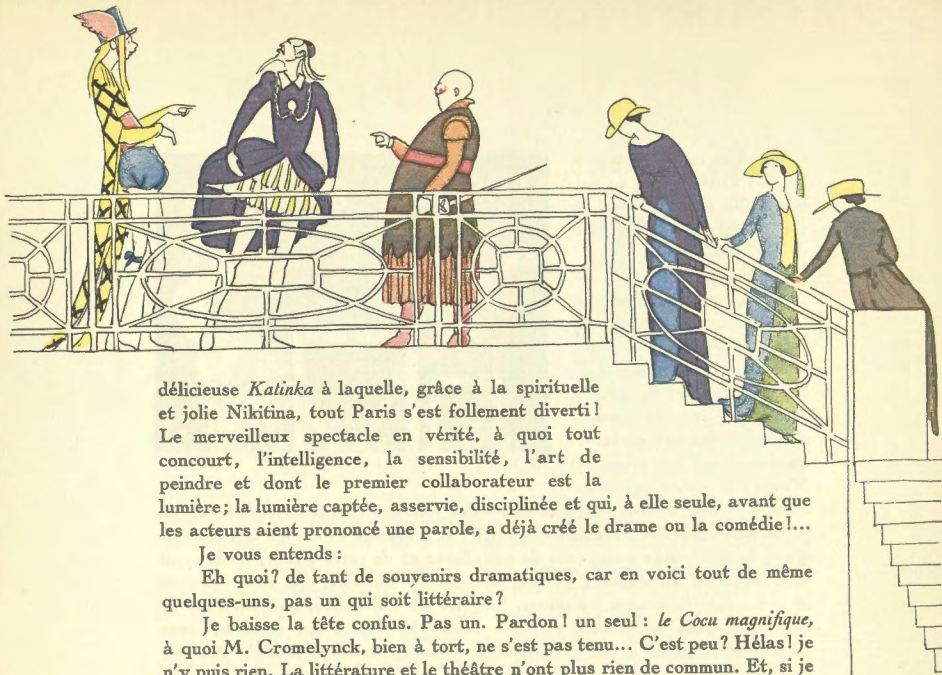
désespérée, ou ces danseurs inouïs: Mitty reçue au vol par Tillio jonglant avec le corps abandonné et frêle de sa compagne!...

Et soudain enfin, ce sont, dans leur vivacité étonnante, les images de M. Balieff. Je revois les porcelaines d'une lumière si fine; cette folie: les fiancées de Moscou avec ce groupe des deux femmes au lever du rideau qui fait songer à Manet; le pur, composé et discret — oui, discret — romantisme des chansons de Glinka; le chœur de paysannes russes étrangement décoratif; la puissante évocation des bussards noirs; la térébrante mélancolie de cet officier et de cette gitane, fredonnant tous deux en un cabaret de nuit une czarda lointaine, elle tout apitoyée et prête charitablement à l'amour, lui grisé de mélancolie, s'en saoulant en désespéré dans cette nuit dernière avant le départ au combat; cette admirable tragédie le Roi a fait battre tambour où il est tant de couleur, tant de charme, tant de grandeur et une si brutale épouvante; et cette



le mime Séverin (maux et masque)





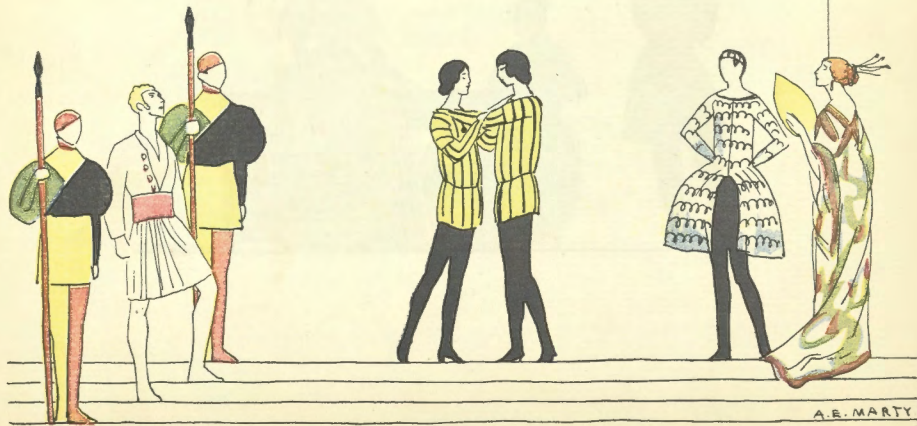
délicieuse *Katinka* à laquelle, grâce à la spirituelle et jolie *Nikitina*, tout Paris s'est follement diverti ! Le merveilleux spectacle en vérité, à quoi tout concourt, l'intelligence, la sensibilité, l'art de peindre et dont le premier collaborateur est la lumière ; la lumière captée, asservie, disciplinée et qui, à elle seule, avant que les acteurs aient prononcé une parole, a déjà créé le drame ou la comédie !...

Je vous entends :

Eh quoi ? de tant de souvenirs dramatiques, car en voici tout de même quelques-uns, pas un qui soit littéraire ?

Je baisse la tête confus. Pas un. Pardon ! un seul : *le Cocu magnifique*, à quoi M. Cromelynck, bien à tort, ne s'est pas tenu... C'est peu ? Hélas ! je n'y puis rien. La littérature et le théâtre n'ont plus rien de commun. Et, si je suis désolé de vous le dire, vous ne sauriez être étonné d'en avoir l'assurance, car voici tout de même quelque temps que vous vous en doutiez...

Louis LÉON-MARTIN.



A.E. MARTY



Lingerie et Ruban

SI au moment d'écrire sur la lingerie (ce qu'on appelle sans poésie les dessous) j'essaye de préciser les souvenirs qu'un tel sujet ranime en moi, il ne m'en vient pas d'uniquement libertins comme on pourrait le croire. Je revois simplement une maison de campagne où encore adolescent une dame amie des miens m'avait emmené pour les vacances. Une brave femme de paysanne l'aidait à défaire ses bagages, et je m'y employais avec une bonne volonté touchante, une docilité de début de congé. Cette dame me donnait sa lingerie et j'allais la porter jusqu'à la paysanne, qui la rangeait dans une immense armoire aux charnières longues et luisantes courant tout le long du long du bois roux. Cette dame avait beaucoup de linge. Je transportais des combinaisons, des pantalons, de petites chemises. Tout cela était léger, aérien, parfumé, d'une toile fine rehaussée de petites faveurs roses et mauves. Tout cela paraîtrait peut-être aujourd'hui d'un goût affreux ou suranné ; mais ce devait être alors



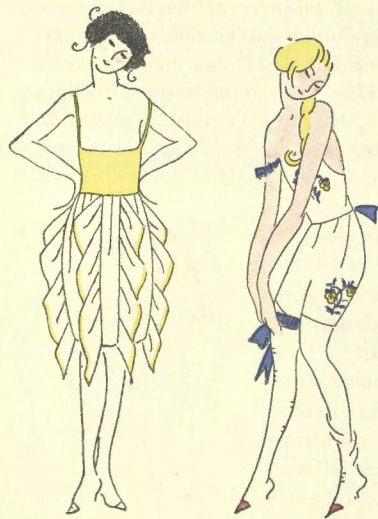
d'une parfaite élégance. La paysanne en était éberluée, un peu choquée.

— Encore... En voilà ti... En voilà ti... Et ça pèse pas lourd.

Cela ne pesait pas lourd en effet. Cette légèreté m'impressionnait, me donnait un rien d'émotion — émotion innocente, mais qui me fait assez comprendre comment cette paysanne en arrivait à conclure, sans doute, à la légèreté de la parisienne par la légèreté de son linge. Les paysans et la vieille bourgeoisie ont un culte pour le linge solide, de toile blanche et drue, un peu lourde,

et c'est un culte sévère où ils mêlent vivement de la réprobation pour ceux qui ne le partagent pas.

Voilà un premier souvenir. En voici un second plus récent. Une mère provinciale guidait sa fille, fiancée, pour acheter son trousseau, à Paris. La mère avait été élevée dans la tradition du solide, du linge accumulé dans les armoires, des chemises voisinant avec des piles imposantes de draps, comme à l'abri de forteresses inexpugnables; mais des chemises



« d'honnête femme », des chemises qui n'étaient pas d'une petite batiste transparente, et grandes comme un mouchoir de poche. Dans le magasin de vieille renommée où j'avais accompagné ces dames par courtoisie, la mère s'arrêtait aux modèles de son goût. La fille faisait la grimace, invoquait la mode, les tendances modernes. La mère s'offusquait.

— Que restera-t-il de tout cela après trois blanchissages ?

Ah! la pauvre dame! Que dirait-elle à présent! Et qu'eût-elle dit si elle m'avait vu aux prises avec de charmantes lingeries, tel que je le fus il n'y a pas trop longtemps. C'est le troisième souvenir, frais comme une jeune peau. Je n'ai guère rencontré de jeunesse plus soucieuse et plus ingénieuse pour ses dessous. Elle les veut personnels, c'est-à-dire

qu'ils ne soient pas ceux de tout le monde et qu'on ne puisse se tromper tant qu'on les voit sur la personne qui les porte. Elle a beaucoup usé des soies avec son nom inscrit dans des cercles à la japonaise. Elle a parsemé des toiles



très légères, de fleurs ingénieusement brodées. Elle a presque abusé des béguins et des coiffes à l'abri desquelles elle prenait un petit air ingénu et fermait ses yeux avec un tel abandon qu'on ne savait si elle était lasse de plaisir ou de vous. Et maintenant voilà qu'elle en est aux rubans—des rubans larges qui pendent autour d'elle comme des pétales. — On dirait une grande fleur exotique. C'est un délice ; mais quelle fragilité. Cela se fane, se froisse, se déchire.

— Ah ! le ruban de ma chemise a craqué ! Vous l'avez entendu bien souvent. Mais ici, la chemise n'est plus que rubans. On ose

à peine approcher. Et dès qu'on approche, en effet, la catastrophe se produit. Ne faut-il pas beaucoup de gentilles manières, de séductions habiles pour faire oublier ces catastrophes.

Cela ne fera pas trois blanchis-sages, disait la dame pratique. Si cela faisait seulement la fin d'un jour !

HAMILTON.



LA PAILLE

eVE était blonde et parlait le sanscrit. Tandis que son bon mari Adam tâchait à lui enseigner les rudiments de cette langue si malaisée qu'elle n'est plus entendue aujourd'hui, dans le monde entier, que par six ou sept savants très savants, elle ne prêtait nulle attention à la leçon, mais regardait tout le temps dans son pupitre, où elle élevait, dans une boîte en carton, des vers à soie dont elle espérait naïvement qu'ils lui donneraient assez de soie pour se confectionner une robe du soir.

Car Ève était coquette, très coquette. Quand, se promenant l'après-midi dans le Paradis Terrestre, elle rencontrait l'autruche, elle s'approchait de l'inoffensif volatile sous couleur d'échanger avec lui quelques paroles indifférentes en sanscrit. Et, soudain, elle arrachait à l'autruche qui se sauvait en criant de douleur une pleine poignée de plumes, qu'elle disposait ensuite dans ses cheveux blonds.

Ou bien, si elle croisait sur son chemin un renard, bleu de préférence, dont le pelage lui plaisait, elle lui offrait complaisamment de le porter sur ses épaules s'il était fatigué,



et il était rare que le renard, qui est un animal qui se croit très malin, refusât la proposition. Après cela, quand elle tenait le renard, Ève ne voulait plus le lâcher. Il fallait qu'il fût toujours autour de son cou, et cela, à la longue, ennuyait le renard qui réclamait en vain sa liberté. Cela faisait des drames dans le Paradis Terrestre; et Adam, en sa qualité de vice-roi, était obligé d'intervenir, ce qui le contrariait beaucoup de donner tort à sa

jeune femme, qu'il aimait uniquement car il n'y en avait pas d'autres.

L'amour de la parure faillit faire commettre à Ève la faute capitale, avec un ami de son mari qui habitait un cocotier juste en face de leur maison. Il lui avait promis, si elle cédait à ses désirs, la moitié de son pelage, une belle frange de singe pour garnir un tailleur du matin.

Très adroite de ses mains, Ève se faisait elle-même, et sans consulter les journaux de modes, de gentilles petites

robes en feuilles d'arbre ou de vigne, des bracelets de galalithe en tiges de roseaux, des couronnes en clématites ou en seringas, des colliers de perles en marrons d'Inde, se décolletait en cœur, en carré, en bateau, par devant, par derrière, par en bas, et venait se montrer dans ses transformations à Adam, qui, en langage sanscrit, lui disait : Ne t'agite donc pas, ma petite Eva; et viens plutôt faire une partie de dominos avec moi.

C'est depuis ce temps-là que les filles d'Ève commettent toutes sortes de déprédations dans le Paradis Terrestre de ce temps-ci, où l'on va par les gares du Nord et Saint-Lazare, les dimanches d'été, mangent des pommes vertes tout comme leur première mère, cueillent les roses dans les propriétés



privées, et sont cause que nous sommes mordus aux mollets par le chien de garde, en protégeant leur retraite.

C'est depuis ce temps-là qu'elles courent en robes blanches dans les blés, dans les romans de Münger et les poésies de Musset, mettent des coquelicots dans leurs cheveux pour faire tomber à leurs genoux les fils d'Adam, qui jurent dans ces moments une amour éternelle à des petites filles qui n'ont rien dans la tête, mais, dessus, une chevelure dorée ainsi que les moissons.

Nous serons toujours les mêmes. Elles aussi. Mais que fallait-il dire en cet article? Que l'on va faire des robes garnies de paille tressée, des franges de paille, des gilets de paille qui protégeront de la casse, comme un cristal contenant une exquise liqueur, nos fragiles compagnes...

... Voilà qui est fait.

Marcel ASTRUC.



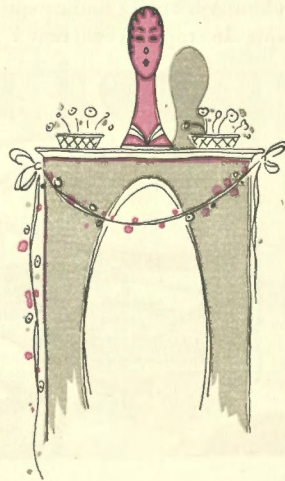
120



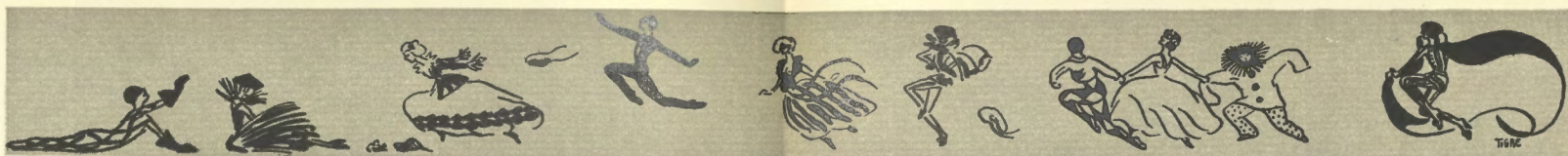
Une harmonie

NOIR et blanc... Blanc et noir... En matière de décoration intérieure, il faut beaucoup de tact, de goût, de finesse, de mesure, de doigté, pour employer ces couleurs avec succès et de façon originale. L'essentiel est d'y adopter un parti pris. Une harmonie noire et blanche diffère étrangement d'une harmonie blanche et noire : tandis qu'ici le noir jouera le premier rôle, là, au contraire, comme dans le cabinet de toilette de M^{me} Serge André, c'est le blanc qui le jouera.

Les murs sont blancs, blanc le plafond, blanches les boiseries, blancs les rideaux de la fenêtre et de la large porte qui fait communiquer le cabinet de toilette proprement dit avec ce que l'on pourrait appeler la chambre de parure, ou plus poétiquement,



121



la chambre de beauté. Blancs aussi sont les abat-jour des deux lampes qui flanquent la coiffeuse. Mais les coussins de pied sont noirs, et noire la coiffeuse elle-même avec la glace au tain noir qui la recouvre, et sur la surface ténébreuse de laquelle les objets de toilette, d'ivoire et d'argent, se reflètent avec de subtiles lueurs, et noirs aussi les œils-de-bœuf ovales des petites armoires suspendues dans les angles de la chambre de beauté : et noirs encore, ébène et velours noir, le bois et le siège de la chaise à coiffer, et noir enfin le fond du damas chinois à sujets blancs qui garnit le fauteuil de repos, tandis que le tapis à carreaux noirs et blancs combine, en sa



géométrie, les deux couleurs contraires.

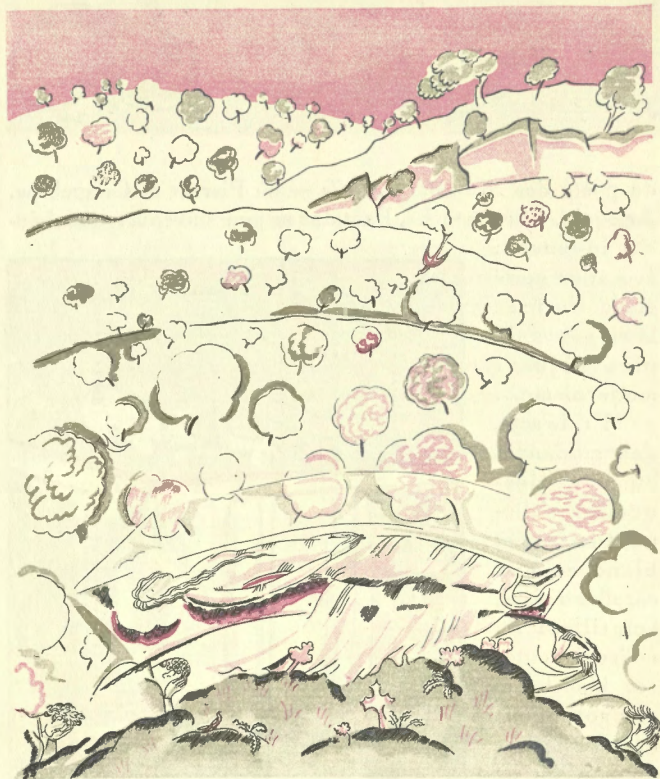
Et là-haut, parmi les blancheurs finement amorties qui descendent du plafond, les murs s'ornent d'une frise — due au pinceau de Tigre de Régnier, le fils

du poète des *Médailles d'Argile* — où Pierrot et Colombine, Arlequin, Scaramouche, Pantalon se poursuivent en une théorie joyeuse : évocation noire et blanche fixée là en gestes du plus piquant modernisme...

Et, le soir, des guirlandes au bout desquelles s'allument des lampes blanches aux corolles noires, scintillent au milieu de toutes ces blancheurs et prolongent dans les miroirs un souvenir de fêtes surannées.

Gabriel
MOUREY.

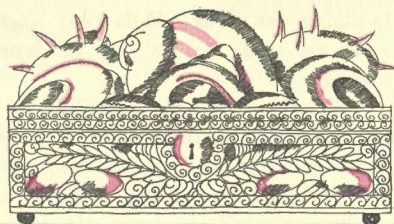




Quand Louise mourut...

... Par les baillies couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe Avril venait d'éclorre,
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs.

(BRIZEUX).



COQUILLAGES

SILVIA, les coquillages vous les aimez, je pense ? Vous aimez leur brillante nacre et leurs nuances subtiles, changeantes et délicates telles, à vrai dire, que seul un grand poète en saurait dignement parler. Ce qui nous est une excellente excuse si nous défailons quelque peu.

Mais si nous ne savons pas parler comme il convient de leurs couleurs, il ne s'ensuit certes pas que nous soyons insensibles à leur charme. N'est-ce pas, Silvia ? Chez vous, ce qui prouve bien que vous les aimez, et je ne sais où j'avais la tête quand j'en ai pu douter, chez vous de rares coquillages ornent des tables, négligemment posés semble-t-il, et cela est tout à fait exquis. Vous savez, si ce n'est faire le pédant, qu'exquisitus en latin veut dire raffiné. Un de vos amis dispose ceux qu'il possède au fond d'une cuvette, baignés d'eau, pour





*Manche d'ombrelle
ou de parapluie, en
coquillages.*

le plaisir des yeux. Mais plus sage vous ne nous privez pas de leur toucher.

Comme vous avez, Silvia, quelque imagination, il vous est loisible de songer à la mer inconstante, aux glauques abymes et au sable doré qu'il vous plaît, je crois, de faire glisser entre vos doigts fins.

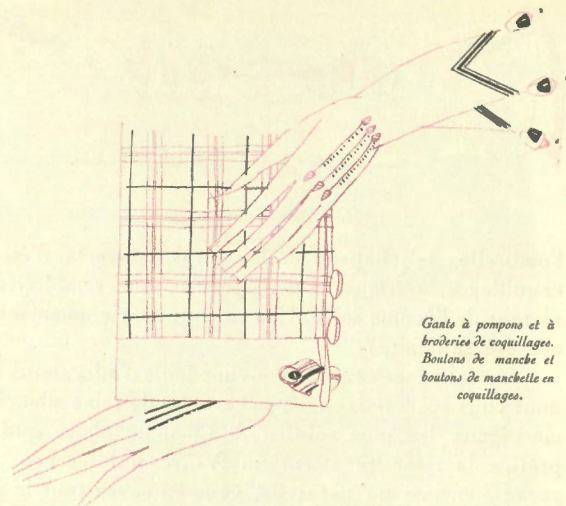
Et croyez-vous pas que ce serait délicieux une ombrelle dont le manche serait fait de coquillages multicolores ? Cela vous aurait un petit air maritime que vous ne sauriez dédaigner. Que diriez-vous d'un gilet, pour ce cher Léandre, dont les boutons seraient aussi des coquillages ? Voilà-t-il pas

le fin du fin, je vous prie ? Sur ce gilet une ganse de montre faite de coquillages enfilés par un ruban, cela ne serait pas mal du tout. Et songez un peu, si d'aventure vous en avez le temps, à tout ce qu'une semblable mode permettrait d'inventer. Les boutons des manches et des manchettes. Sans parler de vos gants.

Vous les portez à crispin, comme il se doit. Eh bien ! pourquoi ne seraient-ils pas brodés de minuscules coquilles ? Et leurs pompons ainsi seraient assez allègres.



Boutons de gilet, en coquillages.



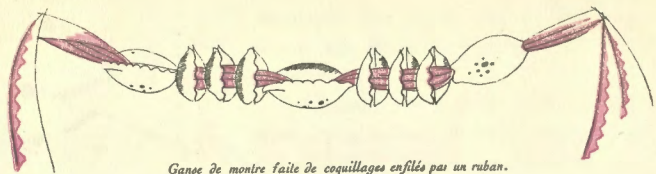
*Gants à pompons et à
broderies de coquillages.
Boutons de manchette et
boulons de manchette en
coquillages.*

Pour peu que vous aimiez les chapeaux que tout le monde n'a pas, pourquoi n'accepteriez-vous pas celui-ci, surmonté, comme de macarons, par un gros coquillage ou cet autre qui en porte tout le tour de plus petits ?

Au bord des vagues,



Chapeau orné de coquillages



Gaine de montre faite de coquillages enfilés par un ruban.

l'ombrelle, le chapeau et les gants couverts d'étrincelants coquillages, souriante et dédaigneuse, vous semblerez Vénus sortant de l'écume salée. Car sa coquetterie comment aurait-elle été satisfaite ?

Vous traîneriez après vous une foule d'adorateurs élégants dont vous accepteriez avec un geste las de reine silencieuse les madrigaux les plus subtils. A Dieu ne plaise que vous y prêtiez la moindre attention. Votre indifférence, qui est savante encore que naturelle, vous en savez tout le prix. Et votre cœur n'est pas pour ces courtisans. Soyons indiscrets, c'est à Léandre que vous l'avez donné. Mais taisons-nous. Le voici qui vient arons le bon laisser à lui.



Gilbert
CHARLES.



AU BAL NOIR ET BLANC

MANTEAU DU SOIR



NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



⊗
AU LOUP !

ROBE EN "FLEURS DES BLÉS" ET ROBE EN "GUIRLANDE FLEURIE", DE RODIER

NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



BONJOUR !

CHAPEAU, DE CAMILLE ROGER

NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



ADIEU!

MANTEAU DU SOIR, DE WORTH

NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



LA DAME AU LÉVRIER

TAILLEUR, DE BEER

NOT TO CIRCULATE



LA COIFFURE RÉPARÉE

ROBE DE DINERS, DE DÈUILLET

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY

NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY



LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE

ROBE DE PAUL POIRET

NOT TO CIRCULATE

RHODE ISLAND
SCHOOL OF DESIGN
LIBRARY

missing p. 31



PRIX :

FRANCE, BELGIQUE, ITALIE

Abonnement (10 Numéros par an) .. 200 francs net
Le Numéro 25 francs net

AUTRES PAYS ÉTRANGERS

(Sauf États-Unis d'Amérique et dépendances)

Abonnement (10 Numéros par an) .. 300 francs net
Le Numéro 35 francs net



Pour les États-Unis et dépendances, s'adresser à :

CONDÉ NAST PUBLISHER
19 West 44th Street - NEW-YORK



❧ *Imprimé à Paris* ❧
sur les presses de Studium
22, rue des Volontaires prolongée

